

A ces mots, la plus jeune des deux filles de mistress Sullivan partit comme un trait. Je pensais qu'elle allait bientôt revenir ; mais jugez de mon étonnement et en même temps de ma contrariété, quand j'appris qu'elle était allée à une distance de plusieurs milles dans les champs, où son frère était à labourer. Je fus forcé d'attendre une grande heure. La jeune fille revint enfin, couverte de sueur, et dit que son frère ne voulait pas quitter la charrue.

La pauvre mistress Sullivan était au désespoir.

— Je n'ai jamais vu un enfant pareil, disait-elle, il ne sera jamais bon à rien ; mais il y a une autre voiture dans la ville ; va avec monsieur, Biddy.

Je sortis, précédé de la jeune fille, et nous arrivâmes bientôt à une boutique de chétive apparence, où une femme nous reçut. Elle me dit qu'elle était bien fâchée, mais que le cheval n'était pas à l'écurie ; puis, elle ajouta d'un air significatif, que le maître de l'auberge était un brave homme, qu'il possédait une voiture élégante et qu'il ferait certainement mon affaire. Je crus enfin comprendre la pensée de toutes ces braves gens, et quand je retournai chez mistress Sullivan, je lui fis part de mes réflexions.

— Vous avez deviné, monsieur, me dit-elle ; c'est que pour cela que personne ne veut vous conduire, car l'aubergiste ne donnerait plus d'ouvrage à celui qui oserait mener une autre voiture que la sienne.

Je craignis un moment d'être forcé d'en passer par où cet homme voudrait ; mais mistress Sullivan montra un empressement extraordinaire et digne des plus grands éloges. Biddy fut dépeçée de nouveau, et revint, cette fois, triomphante. Elle était suivie d'un grand garçon, sec et osseux, nommé Dennis O'Slaughnessy, qui consentait à me conduire. Toute la famille se mit alors à pousser la grande porte verrouillée, qu'on eut toutes les peines du monde à ouvrir ; on fit sortir la voiture dans la rue, on y attela un grand cheval noir, et, après avoir remercié mistress Sullivan, je pus enfin me mettre en route. Notre chemin longeait les bords du Kenmare, qui roule, comme un torrent, ses eaux fraîches et limpides. La contrée que nous parcourions prenait à chaque pas un aspect plus sauvage : devant nous s'élevait une chaîne de montagnes dont les hautes cimes vertes bornaient la vue ; et le pays qui s'étendait à nos pieds n'était qu'un chaos de roches brisées au travers desquelles passait la route, et où, de temps en temps, on voyait surgir de pauvres petites huttes. Excepté la maison de M. Dennis Mahoney, qui se trouve entre la route et la rivière, et dont les tours antiques élèvent leurs têtes grises au-dessus d'un bois de chênes verts, nous ne vîmes partout que de pauvres cahutes de paysan. Nous passâmes bientôt sur le pont romantique de Blackwater (1), torrent des montagnes, dont l'eau claire et limpide, — en dépit de son nom, — glisse rapide comme une flèche dans son lit encaissé dans des rochers et rempli de pierres. Mon cocher, plein d'un véritable enthousiasme pour cette belle nature, me pria de descendre, afin de mieux admirer la splendeur du paysage.

Tout-à-coup un homme s'élance d'une charrette de foin et vient à notre rencontre : c'était James Sullivan, qui avait, à ce qu'il paraît, reconnu la voiture. Il fit descendre mon cocher et insista pour me conduire lui-même, après avoir chargé O'Slaughnessy de ramener la charrette de foin à la maison.

Nous nous arrêtâmes quelque temps après devant une petite auberge pour donner à manger au cheval, et je fus obligé de met-

tre pied à terre et de boire un verre de *whiski-toddy* avec mon nouveau cocher. Une douzaine de malheureux tout déguenillés, étaient étendus sur le sol malpropre de la cuisine, autour d'un grand feu de charbon sur lequel bouillait une immense marmite pleine de choux, dont la fumée succulente paraissait troubler les rêves d'une famille entière de jeunes pourceaux qui étaient couchés dans un coin, la tête appuyée sur des mottes de tourbe. L'aubergiste se tenait devant une planche scellée dans le mur, qui lui servait de comptoir, et où d'après la mode irlandaise, étaient étalés pêle-mêle l'huile le pain, l'eau-de-vie, la chandelle, le sucre, le savon, etc.

Il commençait à faire nuit lorsque nous arrivâmes à Sneam, et l'on peut aisément se figurer mon effroi, quand j'appris qu'il était impossible de se procurer dans tout le pays d'autre véhicule que des charrettes de paysans. Il me restait encore douze milles à faire pour arriver à Darrynane, et James Sullivan était obligé de s'en retourner chez lui.

Je passai la nuit dans une méchante hôtellerie, et le lendemain, comme je n'avais pas à choisir, je dus me contenter d'une charrette, qui était loin de ressembler à un char de triomphe.

C'était un beau dimanche, et la route était couverte de paysans et de paysannes qui venaient de 7, 8 et même 10 milles pour entendre la messe à la chapelle de.... (J'ai oublié le nom.) — Le jeune gars qui conduisait la charrette avait eu la précaution de se munir d'une botte de branches de noisetiers, et, dans le fait, cette précaution ne fut pas inutile ; car notre malheureux cheval paraissait avoir une répugnance invincible pour toute espèce de mouvement ; et avant d'avoir atteint la moitié du chemin, les baguettes étaient déjà épuisées. J'aperçus sur la route une pauvre vieille dont les pieds étaient déchirés par les pierres du chemin. Je la fis monter à côté de moi, et nous la conduisîmes à quelques milles de là, où se trouve située la chapelle. Quand elle fut descendue, elle mit ses bas et ses souliers, qu'elle tenait à la main pour ne pas les user, et alla se mêler à un groupe de personnes agenouillées autour de la chapelle, qui ne pouvait plus contenir de fidèles.

Le chemin devenait toujours plus triste et plus sauvage.

— Darrynane ne peut-être situé dans un pays aussi affreux ? dis-je à mon guide.

— Oh ! c'est bien plus triste encore, me répondit-il ; la maison du libérateur est placée entre des rochers escarpés.

Arrivés sur les hauteurs, nous découvrîmes tout à coup le dos immense de la mer Atlantique, dont les eaux baignent de sombres rochers et des bois touffus parmi lesquels s'élèvent les bâtiments gris de Darrynane-Abbey. Lorsque j'approchai de la maison, il commençait à pleuvoir ; d'épais nuages nébuleux donnaient à cette scène un charme tout particulier ; l'écume blanchâtre de l'Océan battait le pied des rochers et le mugissement de la mer nous était apporté par le vent. Je descendis de ma charrette à une distance respectueuse de Darrynane, ne me souciant guère d'être aperçu dans ce modeste équipage.

Quelques instans après j'étais devant le grand Agitateur.

II.

Avant de faire plus ample connaissance avec O'Connell et sa famille, je vais essayer de dépeindre le lieu où il habite. Il n'est question, dans les journaux, que de la façon princière dont vit O'Connell, et par suite on se représente son habitation comme un brillant château. Il n'en est rien pourtant, Darrynane

(1) Eau noire.